

Coronavirus : « On peut tenter d'être à la hauteur de ce qui nous arrive »

Face la crise sanitaire, le philosophe Pierre Zaoui, auteur de « La Traversée des catastrophes », considère les impasses et les voies possibles pour l'action. Il invite à une forme de stoïcisme, attentive à nos valeurs de justice et de fraternité.

- Recueilli par Élodie Maurot,

La Croix : Face au coronavirus, comment faire la part entre une peur raisonnable et une peur panique mortifère ?

Pierre Zaoui : Il est absurde de dire « arrêtez de paniquer » ou « il n'y a pas de raison de paniquer », parce qu'il n'y a jamais de bonnes raisons de paniquer. La panique – dont le nom vient de ces moutons que le Dieu Pan s'amusait à effrayer – est toujours liée à une peur hyperbolique et incontrôlable. Dans la panique, il est trop tard pour agir.

En revanche, il est intéressant de parler de « peur raisonnable » parce qu'un certain nombre de gens aujourd'hui n'ont pas peur du tout. Pourtant, nous connaissons tous des personnes âgées, vulnérables. Ne pas avoir peur du tout, au moins pour elles, me paraît monstrueux. Si nous pouvons agir, c'est donc entre cette absence monstrueuse de peur et la peur panique.

Il n'est pas interdit de renouer avec la grande indifférence stoïcienne, dont il existe une version athée et une version chrétienne, présente chez les Pères de l'Église. Elle consiste à ne pas s'inquiéter de tout ce qui ne dépend pas de soi. C'est la solution que conseillait Mérimée à Stendhal qui, en 1832, lui demandait quoi faire devant l'épidémie de choléra en Italie. Mérimée lui répond : « 1. tu te laves les mains. 2. tu t'en fous complètement ».

Il ne dépend pas de nous de tomber malade ou pas, de faire une complication ou de s'en sortir. En revanche, on peut se laver les mains et prendre les mesures de sécurité minimum. On peut enfin tenter d'être à la hauteur de ce qui nous arrive et, parmi les inquiétudes, choisir celle pour lesquelles l'action est encore possible :

s'inquiéter pour nos systèmes de santé, pour la façon dont les plus pauvres vont se relever de cette crise...

Le confinement réduit nos mouvements physiques. Quels autres types de mouvement sommes-nous invités à (re)découvrir ?

P. Z. : La vie est un rapport de mouvement et de repos. Plutôt que de générer de la sidération, cette période de confinement peut aussi être une joie et fonctionner comme une sorte de retraite spirituelle. Dans nos sociétés en proie à une constante accélération, ce n'est pas mal de s'arrêter un peu et de s'ouvrir aux mouvements de la vie de l'esprit...

On a tous des tas de livres qu'on n'a pas lus, plein de discussions qu'on n'a pas eu le temps d'avoir avec des gens qui comptent pour nous... Cette pause va nous donner un peu de temps. On aura peut-être moins de grands mouvements (prendre l'avion, sortir, partir...), mais peut-être davantage de petits mouvements aussi essentiels.

Vivre, c'est être en lien les uns avec les autres. Jusqu'où accepter le confinement sans l'interroger ? Je pense notamment aux personnes très âgées privées de visite dans les Ehpad, aux mourants isolés, aux funérailles réduites aux très proches...

P. Z. : Qu'on puisse ne pas célébrer des funérailles ou qu'elles soient célébrées dans des conditions très restrictives me semble épouvantable. Je comprends qu'on prenne des mesures protectrices (masques, périmètres de sécurité...) mais l'hommage rendu aux morts est au fondement de notre humanité. Hegel n'a pas tort de dire que tout le système de la vie éthique repose sur ce devoir-là.

De la même manière, on ne peut pas laisser les personnes âgées ou vulnérables dans la solitude. Quelques jours, ça peut aller, mais cinq semaines cela me semble impossible. Peut-être qu'il y a un risque, un danger, mais il faut l'assumer. Comment se remet-on de ne pas avoir assisté aux funérailles d'une personne aimée ? De ne pas avoir dit adieu à un proche ?

Dans cette crise, il n'y a pas qu'une violence sur les libertés publiques qu'on peut voir à l'œuvre en Chine, il y a aussi une violence sur les fondements de notre

humanité. Il est très important de ne pas mettre la vie au-dessus de tout, comme le font les survivalistes. Il y a des valeurs au-dessus de la vie qui conditionnent une vie proprement humaine. La proximité avec les plus fragiles et le devoir de visite aux malades sont fondamentaux. Ils ne sont pas qu'évangéliques, ils sont universels.

Cette crise sanitaire nous conduit-elle à reprendre conscience de la fragilité de la vie ?

P. Z. : La question de la fragilité de la vie me paraît ambiguë. D'un côté, il est clair qu'on ne veut plus entendre collectivement cette fragilité. Cela explique qu'on laisse notre système de santé se délabrer sans broncher depuis quinze ans. D'un autre côté, nous n'avons jamais été aussi sensibles à la fragilité de « notre » vie : l'attention à soi, le souci de soi, la préservation par chacun de sa santé, sont très fortes. Comme dit Hume, il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde à une égratignure à son doigt. Cet égoïsme rationnel est monstrueux, mais il est très présent aujourd'hui.

Plutôt que de parler de la fragilité de la vie, qui risque de nous faire tourner en rond, je préfère évoquer la fragilité de nos valeurs, qui devrait faire l'objet de toute notre attention : la démocratie, la justice, la liberté, la solidarité, les systèmes de santé et d'éducation...

Faut-il se méfier d'une possible complaisance ou d'une fascination pour la catastrophe ?

Les gens ont plein de raisons d'aimer les catastrophes : cela remet tout en cause, cela permet d'oublier ses problèmes, de meubler son ennui, de voir qu'on souffre tous et donc d'oublier sa propre souffrance... Non seulement il ne faut pas être fasciné par les catastrophes, mais il faut prendre en compte le fait qu'il y a des vraies catastrophes, comme la guerre en Syrie. La moitié d'un peuple déplacé, bombardé par son propre pouvoir... À côté, le coronavirus me paraît être aujourd'hui une petite catastrophe. Sans parler du réchauffement climatique. Le vrai danger, ce n'est pas tant la fascination pour la catastrophe que de ne plus être capable de hiérarchiser les catastrophes.

La Traversée des catastrophes, de Pierre Zaoui (Seuil)